

Palimpsestes sur le sable

Autor(en): **Simon, Robert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **71 (1968)**

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684560>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ROBERT SIMON

PALIMPSESTES SUR LE SABLE

Ton long regard vert et d'amande
à jamais comble mon attente
Ô rayonnante !
L'ardente flamme de naguère
reste vive, reste sereine.
Tu demeures du jour la rassurante reine.



Plus frémissante, plus pure
que printemps dans les bouleaux !
Toi ma palme sur le ciel,
plus aurore que le sel,
immarcescible que l'eau !
Les feuillages de mes sources,
les sardanes de mon sang,
c'est toi qui les rassérènes.

Toi, sans cesse ma saison,
plus neuve que l'origine,
je t'élève dans mes mains
comme une amphore d'eau fraîche :
mon offrande, mon hostie
tutélaire à mes pénombres.

Je parcours ta chevelure,
gerbe d'avoine où chante la cigale,
qui peut s'étoiler de givre
ou s'embraser de soleil !

C'est pour moi seul ce langage du vivre !

Fougères, mes fougères, fraises des sous-bois,
oiseaux d'îles,
rameaux et floraisons de nos cueillettes ivres !

Demeure, amie, ma fraternelle sœur
lorsque de feu, mais de crainte est ma joie,
d'errante fièvre et d'angoisse latente !

Toi menacée comme l'herbe des prés,
comme un verger d'avril...
Car la faux détruit la fleur !
La fleur qui s'enflammait au jardin de la reine
sera tranchée demain.

Pourtant, il n'est qu'à moi le printemps de ta vie,
qu'à moi, perdu dans des rumeurs de jungle,
puis à la mort
qu'on désire sereine
et consentie.

Ah ! n'être qu'un éclat de plume au fond du ciel
et quitter ce vaisseau d'artères et d'entrailles...
N'être, au-delà de l'homme et au-delà de l'ange
qu'une infime parcelle de gel et d'azur !

Un frémissement d'eau que tout silence moire...

Quelle oasis peut-elle fixer la mémoire ?
Quel temple d'irréelle et parfaite unité
est-il à tout jamais dans les siècles planté ?
Une clameur d'amour ou de haine peut-être,
cri de soldat, chant de poète, voix de prêtre ?

Non, le sable que sèment et chassent les vents
ensevelit les morts et leurre les vivants ;
et toute route est vaine, ah ! vaine et sans issue,
mon âme de ce soir immensément déçue !

La blessure inguérissable :
C'est ce Monde sans remords ;
sur la mer et sur le sable,
le sang versé coule encore !

J'étais venu d'enfance, oubliant mon carquois,
vers les tournois du vivre et les routes de France,
écoutant la romance du vent dans les bois,
la rumeur qui naissait de l'aube et du silence.

Hélas, sur ces chemins, et d'estoc et de taille,
en de vaines batailles, pour un métal vain,
les frères orphelins que la fièvre fouaille
jetaient, vaille que vaille, le faible au ravin.

A l'écart du vacarme et du ciel ravagé,
au printemps de mon cœur, j'ai dû forger mes armes.
Mais les larmes rouillaient, roulant, ma dague et j'ai,
des faibles préféré les moins amères larmes.

O Dieu de charité
qui abandonnes-tu ?
L'aube se lève encore et tu ne viendrais plus ?
J'aurais, toute la nuit, subi mon insomnie ?

L'œil et le doigt !
Un seul oiseau crie sa famine !
Paupières de minuit, sans battements ouvertes
sous le front résigné.
Et sarcasme la mémoire ;
l'œil et le doigt !

Joindre minuit à l'aurore,
l'œil et le doigt !
Le doit, l'avoir, le bilan !
Mais les pertes et profits ?

C'est l'heure de vérité,
un socle d'éternité !
L'œil et le doigt,
la balance et le bilan
et la sangle de la nuit !

L'œil et le doigt !...

Dans le ciel où des vols de corbeaux se démembrent
on hésite à savoir si c'est mars ou novembre...



Mais renaît l'aube, les terreurs s'apaisent,
tout me semble sourire au jardin de la vie ;
la rose qui bourdonne se sent souveraine.

Voici les anémones du printemps nouveau !

Pâquerettes, cardamines,
liserons des barbelés,
ancolies en crinolines,
brunelles, genêts ailés...

Vous, scilles et corydales,
renoncules sans façon...
Toute une pluie de pétales
pour ma gerbe de chansons.

Et je cueille, cueille, cueille
mes rimes et mon printemps,
mille fleurs et mille feuilles
que je cueille, cœur battant !

Cependant toi d'orange
au fond de mon ciel vert,
folle orchidée aux corolles ouvertes,
tes yeux d'amande apprivoisent mes craintes
et mes fauves criards s'apaisent à tes pieds.

Un sang de figues vertes renaît en mes veines.
Tu nous a faits, Seigneur, de cendre, mais de feu,
comme le chardon bleu dont la caresse est vaine
mais qui connaît, enfin, de l'abeille l'aveu.